

## AUTOPORTRAITS DE THÉODULE RIBOT EN CORRESPONDANT

Wolf Feuerhahn, Thibaud Trochu

Presses Universitaires de France | « [Revue philosophique de la France et de l'étranger](#) »

2016/4 Tome 141 | pages 521 à 540

ISSN 0035-3833

ISBN 9782130734451

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<http://www.cairn.info/revue-philosophique-2016-4-page-521.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Wolf Feuerhahn, Thibaud Trochu, « Autoportraits de Théodule Ribot en correspondant », *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 2016/4 (Tome 141), p. 521-540.  
DOI 10.3917/rphi.164.0521  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## AUTO-PORTRAITS DE THÉODULE RIBOT EN CORRESPONDANT

Les correspondances font partie depuis longtemps des sources utilisées par les historiens des savoirs. À travers le cas de Théodule Ribot, nous aimerions proposer une réflexion plus générale sur leur statut, sur ce qu'elles permettent de mettre en évidence et sur les usages qu'il est possible d'en faire<sup>1</sup>. Les lettres sont à première vue très attrayantes car elles semblent révéler le dessous des cartes d'une œuvre publiée. Destinées à rester privées, adressées à un destinataire particulier, elles permettent souvent l'expression d'une parole plus ouverte et plus explicite qu'un texte édité. Des noms sont cités, des enjeux de toutes natures s'y trouvent thématiques. Voilà de quoi enrichir l'éventail des dispositifs explicatifs de l'historien.

Le risque est alors de prétendre accéder à une parole brute, pure de toute construction, qui révélerait le fondement, les raisons dernières des acteurs concernés. Or, une lettre reste une forme écrite, travaillée, pensée – y compris dans ce qu'elle révèle ou dans les affects qu'elle véhicule. Plutôt que des clés ultimes, les correspondances permettent de mettre au jour plusieurs faces du scripteur et la pluralité de ses engagements. En fonction du statut des correspondances (officielles, collégiales, privées...), de celui des destinataires (institutions, collèges, famille, conjoint) le style n'est pas le même, la présentation de soi comme le contenu varient. On peut y trouver l'occasion de mettre au jour la complexité des acteurs, la pluralité de leurs figures comme de leurs modes d'intervention.

A cela s'ajoute que les correspondances sont incomplètes. Qui peut être sûr d'avoir en sa possession toutes les lettres d'un savant ?

1. Il existe plusieurs travaux relatifs à l'usage des correspondances en histoires des sciences. Signalons la ressource en ligne sur « Les correspondances scientifiques » proposée par P. Nabonnand, O. Bruneau, A. Hoquet, L. Rollet. [http://rpn.univlorraine.fr/UOH/METHODOLOGIE\\_EN\\_HISTOIRE\\_DES\\_SCIENCES/co/module\\_methodologie\\_3.html](http://rpn.univlorraine.fr/UOH/METHODOLOGIE_EN_HISTOIRE_DES_SCIENCES/co/module_methodologie_3.html)

Le plus souvent, nous n'avons même qu'une face de la correspondance : celle reçue ou celle envoyée en fonction du fonds d'archives auquel on a eu accès. Cet aspect lacunaire implique modestie quant aux conclusions auxquelles mène leur examen.

Pour tester ces quelques propositions, le cas de Ribot est intéressant. D'abord parce qu'il n'existe pas de fonds d'archives associé à ce nom. Nous avons dû nous mettre en quête de lettres à partir de nos hypothèses sur l'identité de ses correspondants : c'est notamment grâce aux banques de données en ligne (telle que Calames) que nous avons pu retrouver des correspondances dont nous publions une partie, ainsi qu'un inventaire de ce que nous avons repéré. A cela s'ajoute que la plupart des lettres retrouvées sont de la main de Ribot, celles reçues ayant très certainement disparu avec ses archives personnelles.

Si la correspondance de Ribot est intéressante c'est donc paradoxalement par son caractère dispersé et divers. Voilà aussi pourquoi notre titre comporte un pluriel – « autoportraits » – et qu'il précise la source employée – les correspondances. Le Ribot des livres n'est pas moins « vrai » que le Ribot des lettres. Simplement, la présentation de soi varie en fonction des supports comme des lieux d'expression. Inutile donc de chercher dans cette contribution une biographie. Outre que les sources sont très peu nombreuses, tel n'est pas l'objectif.

### **La disparition des archives de Ribot**

Il existe un indice sur la disparition des archives de Ribot. Parmi la correspondance retrouvée, on dispose d'une seule correspondance passive<sup>2</sup> : les onze lettres que William James lui a adressées, qui sont conservées à la bibliothèque Houghton de l'université Harvard. Si on les connaît, c'est parce qu'elles ont été consultées et retranscrites dans les années 1930, puis publiées par l'historien et théologien américain J. S. Bixler (Bixler, 1945)<sup>3</sup>. Il indique avoir appris en 1926 que la bibliothèque et les « papiers » du professeur au Collège de France avaient été vendus à l'université de Louvain après la Première Guerre mondiale, par l'intermédiaire de Pierre Champion, le fils de l'éditeur parisien Honoré Champion, afin de reconstituer le fonds d'une bibliothèque qui avait été détruite en août 1914. En 1928, lors d'un voyage en Europe, il s'est vu confirmer le fait par P. Champion mais ce n'est qu'en 1936, grâce à l'appui de l'ambassadeur des États-Unis en Belgique, qu'il a pu réaliser une transcription de ces lettres qu'il a ensuite déposée aux États-Unis. Quatre ans plus tard, la bibliothèque de l'université de Louvain était détruite une nouvelle fois par le feu au cours de l'agression nazie du printemps 1940.

2. A l'exception toutefois de deux lettres de Taine publiées du vivant de Ribot.

3. Les références de l'ensemble des articles de ce fascicule sont regroupées ci-dessous, p. 585.

### Avec Espinas : le pourfendeur du spiritualisme universitaire

La correspondance de Ribot avec Alfred Espinas nous est connue par les extraits qu'en a publiés Raymond Lenoir, qui courent de 1866 à 1893, ainsi que par les trois lettres que nous avons retrouvées<sup>4</sup>. Ribot s'y confie à un ami intime. Il fait d'Espinas son allié dans les causes qu'il défend : celle d'introduire en France Spencer et plus généralement la « psychologie anglaise » afin de mettre un terme à la domination sans partage du spiritualisme sur la vie universitaire française, dès la fin des années 1860 ; celle de fonder la *Revue philosophique* pour déplacer le centre de gravité de la discipline dans les années 1870 et enfin celle de prendre pied au Collège de France dix ans plus tard. Il s'y présente volontiers comme celui des deux qui est à l'initiative des coups de force académiques, railant au cours des premières années les timidités et le spiritualisme résiduel de son ami<sup>5</sup>, bref il s'y donne le beau rôle. Il en fait aussi son confident, livrant, au jour le jour, ses rencontres, ses insatisfactions dans les postes qu'il occupe (dans les lycées de province d'abord, mais aussi à la Sorbonne entre 1885 et 1887), ses contacts internationaux (avec Spencer ou Wundt). Dans ces lettres, il se fait souvent potache, se moquant des barons de la Sorbonne tels que Paul Janet ou Elme Caro. L'un des intérêts de ces courriers en est la liberté de ton, souvent cinglante, qui contraste avec le sérieux requis de l'œuvre publiée.

### À l'administration : l'agrégé de philosophie qui cherche à échapper à la province

Ribot a exercé une courte carrière de professeur de philosophie en lycée (sept années, de 27 à 34 ans). Des documents témoignent de ce que cette activité entraînait à ses yeux en conflit avec la stratégie de carrière qui l'a menée, *via* la *Revue philosophique*, de la marge au centre de la scène philosophique nationale. À les en croire, l'important, pour lui, était non seulement la science, mais aussi et surtout la forme-livre. Il décrit l'enseignement dans les lycées de

4. Voir ci-dessous l'annexe « Raymond Lenoir et la correspondance de Ribot à Espinas », p. 538.

5. L'accusation de « spiritualiste », « métaphysicien » ou « subjectiviste » revient dans les lettres publiées ci-dessous (19 avril 1869 ; 13 juillet 1869) et dans celles éditées par R. Lenoir 1957 (22 novembre 1868 ; 15 juillet 1871 ; 1<sup>er</sup> septembre 1872).

*Revue philosophique*, n° 4/2016, p. 521 à p. 540

province et, plus tard, à la Sorbonne ou au Collège de France, comme une tâche secondaire à laquelle il ne ferait que s'astreindre<sup>6</sup>.

Dans les lettres à l'administration, on découvre un Ribot qui fait d'abord tout pour se rapprocher de la Bretagne, puis pour échapper à la province et revenir à Paris, pour ne pas être happé par les tâches d'enseignements et achever sa thèse de doctorat. À peine un an après qu'il ait obtenu l'agrégation, le 22 juillet 1867, son oncle, colonel du génie en retraite, écrit au maréchal Vaillant, alors ministre de la maison de l'Empereur et des beaux-arts, pour demander que son neveu puisse obtenir de se rapprocher de la Bretagne. Au mois de décembre 1871, Ribot refuse la proposition du directeur de l'enseignement secondaire d'un poste de professeur de philosophie au lycée de Nîmes pour deux raisons : « la mort récente de mon père qui me donne des affaires à régler, et le désir d'achever mes thèses de doctorat que j'ai promises à la Faculté de Paris, dans quatre mois<sup>7</sup> ». Dès 1872, il demande et obtient un « congé d'inactivité » pour lequel il reçoit 800 francs sur les 3 000 de son traitement, congé qui sera renouvelé jusqu'en 1885<sup>8</sup>, date à laquelle un « cours complémentaire de psychologie expérimentale » est créé pour lui à la Sorbonne et dont il dit à Espinas et à Taine qu'il aurait été presque contraint par le ministère de l'accepter<sup>9</sup>.

Le dossier personnel de Ribot conservé dans les archives du ministère de l'Instruction publique nous présente du jeune agrégé de philosophie dans un lycée de province un portrait différent de celui des lettres à Espinas (Dugas, 1917 ; Le Maléfan, 1991) : « J'ai [...] la réputation bien établie d'être "sauvage, misanthrope et sceptique". [...] Tout irait bien s'il n'y avait que la classe de philosophie. J'ai 3 élèves intelligents que ces questions intéressent et je ne me soucie pas des autres » (lettre à Espinas, 9 mars 1867, à Vesoul). Si Ribot porte ici un jugement assez méprisant sur ses élèves et se présente comme un professeur incompris, on sait par ailleurs que plusieurs d'entre eux ont précieusement conservé ses cours<sup>10</sup>. Cette même année 1867, le recteur de l'académie de Besançon parle d'un « jeune maître menant une vie estimable, studieuse et solitaire. Très bonne tenue. Professeur régulier et capable : parole

6. Voir notamment « Lettre de M. Th. Ribot » in *Pour et contre l'enseignement philosophique*, 1894, pp. 28-29 ; lettre à Taine (28 juillet 1885).

7. Archives nationales, F/17/21608 (22 décembre 1871).

8. AN, F/17/21608 (8 octobre 1872).

9. Lettre à Espinas (14 juillet 1885) ; lettre à Taine (28 juillet 1885). Sur ce cours, voir l'article de W. Feuerhahn dans ce numéro.

10. Voir l'introduction au volume.

froide mais élégante et facile, et très écoutée. Ses doctrines sont essentiellement spiritualistes. Les rédactions des élèves sont faites avec soin<sup>11</sup> ». Quel contraste entre cette appréciation officielle et l'anti-spiritualisme virulent qui s'exprime dans les lettres à Espinas ! Une fois en « congé » de l'enseignement et directeur de la *Revue philosophique*, Ribot vilipendera, dans un texte de 1877 paru dans la revue *Mind*, ce qu'il nomme le « clergé laïc ». Il interpelle le lectorat international anglophone sur la difficulté, selon lui, des conditions d'exercice de l'enseignement philosophique en France : « Le professeur est étroitement surveillé par l'université, l'État, les évêques et les familles. De sorte qu'une philosophie officielle se forme qui est rigoureusement orthodoxe » (Ribot, 1977 ; voir aussi Lenoir, 1962, p. 338).

### Face à Charles Lévêque : l'aspirant

L'histoire de l'enseignement philosophique universitaire des années 1870-80 se concentre en général sur deux figures : Elme Caro et Paul Janet. Charles Lévêque, professeur de philosophie grecque et latine au Collège de France et membre de l'Académie des sciences morales et politiques, est, le plus souvent, oublié. La correspondance adressée à Lévêque par Ribot (huit lettres connues entre 1873 et 1883), comme celle d'autres jeunes aspirants philosophes, témoigne toutefois qu'il s'agissait d'une figure incontournable du point de vue institutionnel. Aux côtés des professeurs de l'École normale (Bersot, Bouillier, Lemoine, Lachelier), de la Sorbonne (Caro, Janet), ou des lycées parisiens (Waddington), il est l'un de ceux auxquels les jeunes normaliens agrégés s'adressent pour obtenir une nomination et intercéder auprès de la direction de l'enseignement secondaire. Ces personnalités sont les relais du Ministère.

Ribot ne manque pas de lui faire part de ses démarches pour obtenir une nomination à Paris<sup>12</sup>. Il est important pour lui de ne pas se brouiller avec Lévêque : « Je me suis réconcilié avec Lévêque. Son cours au Collège de France sur la Philosophie de la Nature est intéressant<sup>13</sup>. » Il n'arrivera toutefois pas à l'amadouer. Lévêque restera un de ses principaux adversaires sur le terrain des idées. Dès les années 1870, il fit l'éloge posthume de Fernand Papillon qui

11. AN, F/17/21608.

12. Lettre à Lévêque (31 août 1874).

13. Lettre à Espinas (2 janvier 1873) in Lenoir 1957, p. 9.

avait rédigé un compte rendu très critique de la soutenance de thèse de Ribot<sup>14</sup>, il publia ensuite une recension fleuve pour dénoncer *Les Maladies de la mémoire* (1881) et lutta âprement pour que Ribot ne soit pas élu au Collège de France à la fin des années 1880 (Lévêque, 1881-1882)<sup>15</sup>.

### Vis-à-vis de Renouvier et Taine : l'imitateur

Dans le paysage philosophique et scientifique français de l'époque, Ribot distingue nettement les philosophes membres des institutions d'enseignement supérieur de ceux qui n'occupent pas de postes universitaires, mais dont le rayonnement intellectuel est manifeste et dont il se sent beaucoup plus proche. Parmi eux figurent Charles Renouvier et Hippolyte Taine. Vis-à-vis de ces derniers, Ribot se fait très respectueux et modeste (Mucchielli, 1998, p. 273 n. 44). Il est soucieux qu'ils approuvent son travail et se réjouit des comptes rendus qu'ils publient de sa *Psychologie anglaise contemporaine*<sup>16</sup>. Cela ne l'empêche pas, dans ses neuf lettres conservées de 1870-1872, de répondre aux objections de Renouvier et de rappeler la distinction qu'il opère entre la « philosophie » et les « sciences particulières »<sup>17</sup>. Renouvier, pour sa part, s'il ne dénonce pas officiellement la parution de la *Revue philosophique* comme une concurrence pour sa *Critique philosophique*, fera toutefois part à l'un de ses proches, Lionel Dauriac, de la méfiance qu'il éprouve à l'égard de Ribot<sup>18</sup>.

Bien plus que Renouvier, c'est Taine qui constitue l'un de ses principaux modèles, notamment pour sa publication de *De l'intelligence* en 1870. Ribot qui avait cherché l'adoubement de cet aîné dont la carrière philosophique avait été réduite à néant par les cousiniers dans les années 1850, reçoit les encouragements et le soutien de Taine dans les deux lettres qu'il lui adresse en 1873. Le félicitant d'entreprendre des études de physiologie, Taine lui assure que « l'avenir qui [lui] est ouvert de ce côté est très grand<sup>19</sup> ». Nous

14. Voir ci-dessous nos annotations à la lettre de Taine (6 juillet 1873) et à la lettre de Lévêque (13 avril 1876).

15. Voir l'article de W. Feuerhahn dans ce numéro.

16. Lettre à Renouvier (17 février 1872) et à Taine (29 juin 1873).

17. Lettre à Renouvier (17 février 1872).

18. Lettre du 10 janvier 1888 (Renouvier, 1936, pp. 20-21). Voir François Léger, *Monsieur Taine*, Paris, Critéion, 1993, pp. 109-122 ; Nathalie Richard, *Hippolyte Taine : Histoire, littérature, philosophie*, Paris, Classiques Garnier, 2013, pp. 24-31.

19. Lettre de Taine (6 juillet 1873).

avons connaissance de cinq lettres que Ribot a adressées à Taine entre 1873 et 1885. C'est à Taine qu'il demande d'ouvrir le premier numéro de la *Revue philosophique*, juste après son propre éditorial<sup>20</sup>. Par la suite, il lui confiera les difficultés que lui causent les détournements de fonds de Germer Baillière en 1883<sup>21</sup>, de même que ses réserves très fortes sur le cours complémentaire qu'on lui offre à la Sorbonne en 1885<sup>22</sup>.

### À Wundt, James, Flournoy, Claparède : l'introducteur et l'interlocuteur de la science étrangère

Ribot est resté célèbre pour sa stratégie d'institutionnalisation de la psychologie en France. À une époque où, à la suite de la guerre de 1870, nombreux sont ceux qui relèvent la faiblesse de l'université française par rapport à ses voisins et en particulier à l'Allemagne, Ribot en tire les conséquences et mobilise systématiquement l'étranger pour rebattre les cartes du jeu académique français. *La Psychologie anglaise contemporaine* (1870), *La Philosophie de Schopenhauer* (1874)<sup>23</sup> et *La Psychologie allemande contemporaine* (1879) érigent des contre-panthéons à usage essentiellement français. On ne possède malheureusement pas de correspondance adressée à Spencer, mais on dispose des cinq lettres envoyées à Wilhelm Wundt entre 1874 et 1879. Avant même que celui-ci ne soit professeur à Leipzig et ne devienne célèbre dans la communauté scientifique internationale pour son laboratoire de psychologie physiologique, Ribot voit dans l'auteur des *Grundzüge der physiologischen Psychologie* (1874) un savant incontournable.

D'après ses lettres à Espinas, Ribot lit Wundt dès 1871<sup>24</sup>. Après sa thèse, en 1874, il se saisit d'une commande – celle d'un compte rendu des *Grundzüge* de Wundt demandé par Émile Alglave, directeur de la *Revue scientifique* – pour publier un exposé systématique sur « La psychologie allemande contemporaine » (Ribot, 1875). Dans la première lettre qu'il adresse à Wundt, à l'occasion de son article sur la mesure des sensations, synthèse des *Vorlesungen über die Menschen- und Thierseele* (Ribot, 1874b), il se dit « heureux d'être le premier à

20. Lettre à Taine (12 octobre 1875).

21. Lettre à Taine (28 mai 1883).

22. Lettre à Taine (28 juillet 1885).

23. Sur ce texte de commande, voir l'article de Régine Plas dans ce numéro.

24. Voir les appréciations par Ribot des travaux de Wundt dans ses lettres à Espinas (22 mars 1871 ; 23 août 1872 ; 29 avril 1874 ; 21 décembre 1874).



faire connaître en France » les travaux du psychologue allemand. Il affirme même lui avoir cherché un traducteur<sup>25</sup>. On apprend que Ribot rend visite à Wundt à Leipzig pendant l'été 1879. La stratégie de Ribot est un coup double : à l'étranger, il se targue d'être le premier passeur de ses interlocuteurs ; en France, il peut revendiquer une compétence internationale. Il est à cet égard significatif que Wundt ait été l'un des premiers auteurs étrangers publiés de la *Revue philosophique* puisqu'une tribune lui est offerte dès le deuxième numéro (Wundt, 1876).

En 1879, Ribot compile tous ses articles publiés depuis 1874 sur la psychologie en Allemagne et fait paraître ce qui se présente comme le pendant de son premier livre : *La Psychologie allemande contemporaine*. La même année, il promet encore à Wundt de « faire connaître » à ses lecteurs la *Logik* qu'il vient de publier. Mais, devenu directeur de revue, il se présente désormais comme l'alter ego de Wundt, déléguant au jeune Henri Lachelier le soin d'en rédiger le compte rendu<sup>26</sup>. Manifestement, après cet échange, la correspondance s'interrompt : confirmation peut-être de l'usage essentiellement instrumental pour Ribot de la psychologie de Wundt.

Dans les neuf lettres que Ribot lui adresse entre 1882 et 1907, il traite William James en collègue. Le psychologue américain n'est pas, comme Wundt, une autorité étrangère qu'il faudrait courtiser. Ribot indique certes à James qu'il fait connaître ses travaux en France, mais il s'en fait surtout un confident sur les affaires académiques françaises au sujet des étapes de l'institutionnalisation de ce que James appelle leur « cause » commune<sup>27</sup>. Ainsi narre-t-il à son homologue nord-américain toutes les intrigues de ses adversaires dans sa campagne au Collège de France<sup>28</sup>. *A priori*, Ribot et James, qui ont approximativement le même âge, se ressemblent beaucoup. Dans les années 1870, tous deux ont contesté l'institution philosophique universitaire de leur pays en mobilisant des modèles étrangers présentés comme innovants. Toutefois, alors que l'ambition de James était de promouvoir une réforme des conditions de la production philosophique aux États-Unis en intégrant des normes de raisonnement scientifique, Ribot ne se revendique plus philosophe.

25. Lettre à Wundt (12 décembre 1874).

26. Lettre à Wundt (30 octobre 1879).

27. Lettre à James (9 mars 1885), où il dit avoir fait lire sa série d'articles sur « l'effort » à Alfred Binet ; dans celle du 10 mars 1888, il lui indique avoir annoncé dans sa leçon d'ouverture la publication à venir des *Principles of Psychology* (1890).

28. Lettre à James (10 mars 1888).

James suit certes le développement de la « méthode pathologique » dans les monographies des années 1880 et plus généralement la parution des cahiers de la *Revue philosophique* avec beaucoup d'intérêt<sup>29</sup>, mais il dénonce le jugement de Ribot sur la métaphysique. Il réagit vertement à la façon dont Ribot la révoque dans sa leçon d'ouverture de 1888 :

Une chose encore ! Les faits empiriques sans “métaphysique” donneront toujours fouillis et confusion. Je suis désolé de vous entendre encore dénigrer la métaphysique à ce point puisque, correctement compris, le mot signifie seulement la recherche de clarté là où les gens du commun ne soupçonnent même pas qu'il puisse en manquer. Le positiviste ordinaire a seulement une métaphysique mauvaise et confuse qu'il refuse de critiquer et de discuter<sup>30</sup> (Lettre de James, 13 mai 1888).

Dans la conclusion de son *Précis de psychologie* (1892), où il défend un « point de vue naturaliste », James considère que dans cette science « la métaphysique suinte à toutes les articulations » et que ce serait une insigne erreur que de la congédier (James, 2003, p. 433).

Avec les suisses Théodore Flournoy (né en 1854) et Edouard Claparède (né en 1873), Ribot a affaire à des hommes plus jeunes que lui. Les huit lettres adressées à Flournoy entre 1893 et 1902 et les quatre lettres à Claparède entre 1900 et 1902 témoignent des relations qu'il entretient avec deux psychologues étrangers dont il sollicite les contributions. Dans ses échanges avec Flournoy, professeur de « psychologie physiologique, soit expérimentale » à l'université de Genève et directeur du laboratoire rattaché à cette chaire, le directeur de la *Revue philosophique* commet une erreur d'appréciation : alors qu'il déclare être « intéressé au plus haut point » et qu'il souligne le « plaisir causé par la lecture » du récent livre de Flournoy (*Des Indes à la planète Mars. Observations sur un cas de somnambulisme avec glossolalie*, 1900)<sup>31</sup>, il a confié la rédaction du compte rendu au colonel Albert de Rochas, administrateur de l'école Polytechnique mais aussi psychologue amateur, « magnétiseur », bien connu du public pour son goût de l'occulte. Dans la conclusion de son compte rendu, que Ribot avait présenté à Flournoy comme « objectif et sympathique », Rochas se montre favorable à « l'hypothèse spirite » et défend des conclusions aux antipodes de

29. James considère que la direction de la *Revue* est la tâche prioritaire de Ribot (lettre du 18 octobre 1885).

30. Lettre de James (13 mai 1888).

31. Lettre à Flournoy (12 mai 1900).

la démonstration de Flournoy, ce qui contraste avec les autres études sur le sujet parues dans la *Revue philosophique*. Ribot dût consentir à publier une rectification de la main de Flournoy, qu'il justifia par la volonté d'« absence de polémique<sup>32</sup> ».

Edouard Claparède (1873-1940) est le cousin de Flournoy. D'abord *privat-docent*, il prendra sa succession en 1904. Cette correspondance témoigne surtout de ce que Ribot soigne le contributeur d'une revue concurrente, *L'Année psychologique*, fondée en 1894 par Alfred Binet. Car Claparède est d'abord un proche de Binet avec lequel il a collaboré au sein du laboratoire de psychologie expérimentale de Paris quelques années plus tôt (Klein, 2011, pp. 125-176).

### Avec Gabriel Tarde et Henri Piéron : le faiseur de carrières

Lorsque Gabriel Tarde (1843-1904) se fait connaître au directeur de la *Revue philosophique* par une « lettre anonyme » au sujet d'un projet d'association philosophique<sup>33</sup>, il est juge d'instruction à Sarlat en Dordogne (Salmon, dir., 2014). Sans doute animé par la volonté de diversifier ses contributeurs et, comme il l'exprime à Espinas, « inondé de spiritualistes<sup>34</sup> », Ribot va choisir d'offrir une tribune régulière à ce magistrat-philosophe autodidacte. À partir de 1880, Tarde devient un collaborateur assidu de la *Revue* où il ne publie pas moins de 28 articles entre 1880 et 1894, date de son arrivée à Paris (Mucchielli, 1998, p. 275). Il semble que Ribot cherche aussi à diversifier son public en publiant sur des sujets plus larges que la science académique.

Dans la *Revue*, Tarde se fait connaître comme « criminologue » (il s'oppose aux thèses par trop déterministes, selon lui, de « l'école italienne » de criminologie incarnée par Lombroso), puis comme « sociologue ». Par le biais de la *Revue Philosophique*, il diffuse ses idées qui le font connaître à un large public cultivé. *Les Lois de l'imitation. Étude sociologique* (1890) fut un succès et connut de nombreuses traductions internationales (Salmon, dir., 2014, p. 130). En 1894, sa renommée est telle qu'il est nommé au Ministère de la justice à Paris comme chef du bureau de statistique judiciaire. À partir de ce moment, il devient une personnalité intellectuelle mondaine et appréciée qui collabore avec de nombreux cercles savants.

32. Lettre à Flournoy (11 juin 1900).

33. « Correspondance », *RP*, 1879, t. VIII, pp. 445-448

34. Lettre à Espinas (9 novembre 1881) in Lenoir, 1970, p. 341.

Les vingt et une lettres de Ribot qui ont été conservées (1886-1900) et en particulier celles qui sont ici publiées témoignent notamment du fait qu'il s'est fait l'artisan de première ligne dans l'élection de Tarde au Collège de France. Au début de l'année 1899, Ribot l'informe du souhait de Louis Liard de faire transformer une chaire en « sociologie » à son intention<sup>35</sup>. Les autres lettres-billets témoignent de ce que Ribot négocie auprès de Lévêque les intitulés des deux chaires alors vacantes sur lesquelles Tarde s'est porté candidat<sup>36</sup>, il se charge de présenter le programme de Tarde auprès des autres professeurs du Collège, il est partie prenante de sa campagne, il le conseille sur les visites à faire. C'est lui qui, pour finir, annonce à Tarde son élection par l'envoi d'un pneumatique.

Quand Henri Piéron (1881-1964) propose ses services (comptes rendus et articles) au directeur de la *Revue philosophique* en 1902, c'est un jeune homme de 21 ans, qui obtient l'agrégation de philosophie l'année suivante, bien qu'il souhaite d'ores et déjà s'orienter vers la physiologie. Dès 1904, il abandonne l'enseignement philosophique et il est recruté au laboratoire de psychologie de l'asile de Villejuif fondé par le psychiatre Edouard Toulouse quatre ans auparavant. Il y travaille sur les phénomènes du sommeil et de la mémoire, notamment. Dans les 34 lettres de Ribot à Piéron entre 1902 et 1916 qui ont été conservées et publiées, on voit un maître reconnu s'adresser à un jeune savant ambitieux dont on comprend qu'ils vont nouer une alliance (Carroy, Plas, 2005). De fait, Piéron reprend le projet développé par Ribot quarante ans plus tôt : il conçoit la psychologie comme une partie intégrante des sciences naturelles et il souhaite développer à nouveaux frais une « psychologie physiologique » de laboratoire conforme au modèle wundtien tel qu'il est réinvesti au tournant du siècle. Un projet encouragé par Ribot qui accueille volontiers dans la *Revue* les articles « biologiques » de Piéron afin, dit-il, de faire contrepoids aux « élucubrations métaphysiques et religieuses »<sup>37</sup>. Ribot, toutefois, prend soin d'affirmer une vision sensiblement différente de la discipline dans une lettre à son jeune collègue puisqu'à ses yeux la psychologie est « à la fois science naturelle et science morale : elle fait le pont<sup>38</sup> ».

35. Lettre à Tarde (21 mars 1899).

36. Voir les notes aux lettres à Tarde ci-dessous.

37. Lettre de Ribot à Piéron (1<sup>er</sup> mars 1909).

38. Lettre de Ribot à Piéron (3 juillet 1907).

L'un des intérêts de ces lettres est de montrer en quoi, pour Ribot comme pour Piéron, la définition de la légitimité scientifique de la psychologie, dans cette période, se joue d'abord contre un adversaire commun : Alfred Binet, le directeur de *L'Année psychologique*, organe éditorial du laboratoire de psychologie expérimentale de la Sorbonne qu'il dirige depuis 1894. On comprend que Ribot épaula le jeune Piéron contre l'approche de Binet à laquelle ils reprochent (Ribot dans ses lettres et Piéron dans ses comptes rendus de *L'Année* de 1907 à 1911), l'aspect « disparate » et l'orientation trop exclusivement « pathologique » selon eux<sup>39</sup>. Durant ces 14 années d'échanges épistolaires, Piéron est un contributeur actif de la *Revue*. Il rend également compte par trois fois des ouvrages de Ribot, toujours de façon élogieuse. Ce qui se joue, c'est une conception de la psychologie et l'appui ferme mais discret que Ribot apporte à Piéron. En 1912, à la suite du décès de Binet l'année précédente, Piéron obtient de haute lutte la direction du laboratoire de psychologie de la Sorbonne : une étape cruciale dans sa longue carrière et ses efforts dans l'institutionnalisation de la psychologie scientifique en France selon ses critères. Comme son modèle, il sera élu en 1923 à une chaire de physiologie des sensations au Collège de France (Carroy *et al.*, 2017). Il s'y fera l'artisan d'une définition de la psychologie comme une science biologique qui prend pour objet le comportement des êtres vivants et leurs réactions complexes dans des milieux donnés.

### À l'égard de Xavier Léon : l'ainé distant

À la création de la *Revue de métaphysique et de morale*, en 1893, Xavier Léon (1868-1935), son « secrétaire de rédaction », est âgé de 25 ans, alors que Ribot en a 54. Léon est membre d'un groupe de jeunes normaliens qui se proposent, au début des années 1890, de « donner un organe à la philosophie française » (Soulié, 2009, 11), façon de sous-entendre que la *Revue philosophique* n'en serait pas un. Le projet est de restaurer l'éminence de la philosophie face aux sciences positives, de redorer le blason du rationalisme spiritualiste universitaire et prend donc explicitement le contre-pied de celui de Ribot (Prochasson, 1991, p. 180). Ce dernier se confie à ce sujet dans ses lettres à Espinas :

39. Lettres de Ribot à Piéron (26 juin 1910 ; 13 mai 1912).

As-tu reçu le 1<sup>er</sup> n° de la *Revue de méta-physique* ? Le secrétaire de Rédaction est venu me voir et nous avons longuement parlé de questions professionnelles. Ce sera une *Revue* fermée, strictement universitaire et sorbonnienne et ravaissonnaise. » [...] Rabier [directeur de l'enseignement secondaire] a « désabonné [à la *Revue philosophique*] 58 lycées sur 108 pour prendre 50 abonnements à cette nouvelle *Revue* avant qu'elle eût paru » (Lettre à Espinas du 8 février 1893 in Lenoir, 1975, p. 171).

Dans la lettre au jeune Xavier Léon qui précède leur rencontre, Ribot le traite sur un pied d'égalité en désignant comme son « collègue » celui qui n'a que 25 ans et n'est ni agrégé ni docteur. Il prétend se réjouir de cette publication, arguant des « embarras et des inconvénients » liés au fait d'animer la seule revue de philosophie après la disparition de *La Philosophie positive* en 1883 et *La Critique philosophique* en 1885, dirigées respectivement par Émile Littré et Charles Renouvier. Son jugement sur la nouvelle revue dans une lettre à un étranger comme Flournoy ressemble beaucoup plus à celui des échanges avec Espinas. De même qu'à ce dernier, il disait en février 1893 que « le mouvement antiscientifique se dessine de plus en plus dans la jeunesse », en décembre de la même année, il affirme à Flournoy : « Au moment où la jeunesse, en France, prend une attitude hostile à la recherche scientifique, je crois qu'il est bon de serrer les rangs<sup>40</sup>. »

Dans la seconde lettre à X. Léon publiée ici, rédigée sept années plus tard (sur les huit lettres dont on dispose, écrites par Ribot entre 1893 et 1908), ce « philosophe sociable » (Soulié, 2009, p. 111), est dans une position institutionnelle plus affirmée : il est alors l'un des maîtres d'œuvre du 1<sup>er</sup> Congrès international de philosophie qui s'est tenu du 1<sup>er</sup> au 5 août 1900 au Lycée Louis Le Grand, et l'un des animateurs, à partir de l'année suivante, de la Société Française de Philosophie. Ribot, de son côté, a présidé le 4<sup>e</sup> Congrès international de psychologie organisé du 20 au 26 août, à Paris, lequel s'est tenu au Palais des Congrès construit pour l'Exposition universelle. Il lui dit avoir prévu le caractère « préjudiciable » de la « coïncidence des deux Congrès » et indique : « notre congrès s'est terminé hier soir, après 24 séances. On trouve généralement qu'il a bien marché », suggérant que celui de philosophie aurait connu une moindre réussite. D'ailleurs, deux jours plus tard, auprès de Lionel Dauriac, Ribot raille à propos du congrès de philosophie « un succès purement universitaire & encore... ! » de ce congrès, qu'il oppose au Congrès de psychologie qui « de l'avis unanime, a pleinement réussi.

40. Lettre à Flournoy (26 décembre 1893).

Beaucoup d'Allemands, Russes, Italiens, Belges, Suisses, Américains du Nord & du Sud, Japonais, etc. Dîner final dans la Tour Eiffel avec 11 toasts »<sup>41</sup>.

### À l'attention de Lionel Dauriac : le vieil homme et son confident

Ce que nous possédons de la correspondance de Ribot avec le philosophe Lionel Dauriac (1847-1923), une lettre de 1879 puis 10 lettres entre 1900 et 1913, témoigne de relations en dents de scie. Normalien, agrégé de philosophie (1872), Dauriac se considère lui-même comme un disciple de Renouvier (Renouvier, 1936 ; Espagne, 2004, pp. 121-127). Entre 1883 et 1888, il est l'un des rédacteurs réguliers de la *Critique philosophique*. En 1879, il a rédigé un compte rendu de *La Psychologie allemande contemporaine* dans la *Revue politique et littéraire*, qui a fortement déplu à Ribot. Sa réponse est cinglante. Il fait de son interlocuteur un représentant typique de la philosophie, incapable de traiter des questions psychologiques. S'appuyant sur le jugement positif de Dauriac sur *La Psychologie anglaise contemporaine*, Ribot prédit un même avenir à sa *Psychologie allemande contemporaine* : une façon de signifier à son correspondant son manque de lucidité.

Au cours des quelque vingt années durant lesquelles nous n'avons pas trace de correspondance entre les deux hommes, Dauriac a obtenu en 1882, une chaire de philosophie à l'université de Montpellier où il a introduit à partir de 1890 l'enseignement alors très nouveau de la « philosophie musicale » et publié trois ouvrages sur le sujet (Dauriac, 1891, 1892 et 1897). À partir de 1895, il se met « en congé » de son poste de Montpellier, et poursuit cet enseignement à la Sorbonne sous la forme d'un « cours libre » jusqu'en 1903. Cette « montée à Paris » est, à vrai dire, un échec en termes de carrière. Dauriac escomptait une chaire en Sorbonne mais le ministère lui offre une chaire de philosophie au lycée Janson-de-Sailly en 1899. À partir de 1901, il demande des congés à répétition, puis une retraite à 57 ans en 1904. Il devient ensuite conservateur de la bibliothèque Victor Cousin de la Sorbonne et membre actif de la Société Française de Philosophie. Il publie surtout beaucoup sur la musique et collabore activement à la *Revue Philosophique* (Laurens, 2008).

41. Lettre à Dauriac (30 août 1900).

Il est alors un interlocuteur régulier de Ribot dont les lettres témoignent d'une considération personnelle réciproque. Il semble que ce soit leur mélomanie respective<sup>42</sup> qui ait rapproché les deux hommes, ainsi peut-être que leur lien à la Bretagne : Dauriac était né à Brest et il rend visite avec son épouse au couple Ribot chez eux dans le pays de Guingamp. Dans ses lettres, Ribot se confie beaucoup sur les effets de la vieillesse et de sa cécité croissante qui lui créent des difficultés pour assurer son « métier de directeur ».

### À Lévy-Bruhl et Bouglé : le directeur de Revue en quête de contributeurs

On dispose de cinq lettres adressées par Ribot à Lucien Lévy-Bruhl (1857-1939) entre 1881 et 1915. En 1881, Lévy-Bruhl est un jeune agrégé de 24 ans en début de carrière et Ribot s'adresse à lui en directeur de la *Revue philosophique* soucieux de trouver des auteurs germanistes. On apprend en effet par cette lettre que la littérature savante germanophone reçue par la rédaction est aussi importante que celle venue de France et des pays de langue anglaise réunis. Ribot se sent d'autant plus débordé qu'il dit n'avoir « qu'une vingtaine de collaborateurs sachant l'allemand<sup>43</sup> ». On voit ici Ribot chercher à s'assurer les services d'un jeune collaborateur qui lui semblait compétent et prometteur. À 15 ans de distance, en 1896, Ribot procède de même avec Célestin Bouglé : se sentant débordé par l'accroissement des publications sociologiques, il souhaite le compter au nombre des collaborateurs chargés des comptes rendus dans ce domaine et il précise le montant de la rétribution<sup>44</sup>.

Nous ne trouvons toutefois pas de recension signée par Lévy-Bruhl dans la revue avant celles portant sur *Les Données immédiates de la conscience* de Bergson en 1890 et *La Philosophie pénale* de Tarde (Merllié, 1989b, p. 562). On dénombre six comptes rendus de sa plume parus entre 1890 et 1897 (dont deux sur *L'Année philosophique*). Par la suite, jusqu'en 1916, il ne publie plus ni compte rendu ni article dans la revue. Les premiers engagements politiques de Lévy-Bruhl – ami de Jaurès, il a contribué financièrement à la création de *l'Humanité* ; cousin de Dreyfus, il fut son premier soutien – ne transparaissent pas dans ces cinq lettres ; en revanche, Ribot le félicite d'avoir su analyser

42. Voir l'article de J. Carroy dans ce numéro.

43. Lettre à Lévy-Bruhl (29 mai 1881).

44. Lettre à Bouglé (22 avril 1896).



les causes économiques et politiques de la guerre sans tomber dans la propagande.

Ribot meurt le 9 décembre 1916. Cinq jours plus tard, Lévy-Bruhl annonce à Xavier Léon : « Ribot a exprimé le désir que je fusse après lui le directeur de la Revue qu'il a fondée [...]. je ne puis faire autrement que de déférer à ce désir d'un maître et d'un ami. Au moment de lui succéder, je serais heureux de causer avec vous » (Merlié, 1993, p. 95). Comment expliquer le choix de Ribot ? Normalien et agrégé de philosophie comme lui, Lévy-Bruhl a alors 59 ans et une forte légitimité chez les philosophes (il a succédé en 1907 à Émile Boutroux comme titulaire de la chaire d'histoire de la philosophie moderne de la Sorbonne). À ce titre, il peut diriger une revue « philosophique ». Mais si Ribot le choisit pour diriger « la » *Revue philosophique* c'est sans doute parce que Lévy-Bruhl opère, sur le tard, une « conversion ethnologique » (Merlié, 1989a, p. 432) qui n'est pas sans analogie avec la promotion par Ribot de la psychologie à partir des années 1870. La lettre du 6 février 1915 semble en témoigner. L'ouvrage auquel Ribot fait allusion est très probablement *La Mentalité primitive*, qui ne paraîtra qu'en 1922. Après la publication du très élogieux compte rendu des *Fonctions mentales dans les sociétés inférieures* (1910)<sup>45</sup>, Ribot semble vouloir soutenir le tournant anthropologique de Lévy-Bruhl (et, s'il pense déjà à lui comme successeur, s'assurer que sa revue ne devienne pas après lui une revue de philosophie au sens étroit du terme). Mais la dernière phrase de sa lettre semble avertir celui qui va lui succéder que, dans cette voie, le chemin est semé d'embûches : « Ce n'est pas une sinécure de publier une revue. »

\*\*\*

Les différentes correspondances que nous avons pu exhumer permettent de dresser une série d'autoportraits de Ribot. Tantôt potache, aspirant philosophe, admirateur des savants étrangers qu'il fait connaître en France, directeur de revue, partenaire de discussions intellectuelles ou en position menacée ou dominante dans l'espace philosophique, Ribot apparaît comme une figure plus complexe que celle à quoi on le réduit souvent.

On y trouve aussi une confirmation : toutes ces figures sont dominées par l'une d'entre elles : celle de directeur de la *Revue philosophique*, fonction à laquelle il tenait le plus et qui a rendu possible sa remarquable réussite universitaire parce qu'elle lui conférait une

45. *RP*, 1910, pp. 279-291.

place centrale dans l'espace savant français de son temps. Par le biais de cette activité quasi-quotidienne menée pendant 41 ans, Ribot intronisait ou rejetait tel ou tel prétendant et garantissait à sa revue le statut de vitrine de l'espace philosophique dans son ensemble.

Suivre cette entreprise éditoriale au travers de ses correspondances permet de comprendre son rôle dans la redéfinition du périmètre de la légitimité philosophique à partir des années 1870, mais aussi dans l'internationalisation des discussions scientifiques en France. Plus que par son enseignement ou sa méthode, la psychologie pathologique, qui fut rituellement célébrée, comme lors du « jubilé » de 1939 au Collège de France (*Centenaire de Théodule Ribot*, 1939), on perçoit qu'au travers des exigences intellectuelles promues par la *Revue philosophique*, Ribot cherche à indexer la production philosophique nationale sur les normes et les critères scientifiques de l'époque. Désormais les « philosophes » sont astreints à contribuer à l'état de la recherche contemporaine – « on leur demandera des “faits” » pour reprendre le premier éditorial de la *Revue*, et on leur enjoindra de rendre compte des développements de la recherche internationale<sup>46</sup>.

Dans cette période de stabilisation de la III<sup>e</sup> République, traversée par des crises politiques profondes (affaire Dreyfus, séparation de l'Église et de l'État...), c'est aussi le silence de Ribot sur ces sujets qui frappe. Il se voulait promoteur de science, mais il n'a jamais revendiqué la figure de l'« intellectuel » qui émergeait alors. On a là peut-être l'une des raisons qui ont contribué à son oubli contemporain.

Wolf FEUERHAHN

Thibaud TROCHU

wolf.feuerhahn@cnr.fr

thibaud\_trochu@hotmail.com

Centre Alexandre Koyré (CNRS – EHESS – MNHN – HASTEC – PSL)

46. Un examen systématique de la mobilisation des références étrangères dans les articles et comptes rendus rédigés par Ribot pour sa revue pourrait permettre de reconstituer l'évolution de ce que l'on pourrait appeler « la carte du monde de Ribot ».

**Annexe. Raymond Lenoir et la correspondance de Ribot à Espinas<sup>1</sup>**

Notre enquête sur la correspondance de Ribot est née d'un agacement à l'égard de celui qui était alors pour nous un inconnu, Raymond Lenoir, et de son « sabotage » de la correspondance adressée par Théodule Ribot à son ami Alfred Espinas entre 1866 et 1893. Il en avait publié des extraits ou des résumés dans la *Revue philosophique* entre 1957 et 1975 sans indication de l'ampleur des coupes ni des sources précises<sup>2</sup>. L'agacement venait de la richesse de ce qu'il en restait. Les lettres étaient nombreuses<sup>3</sup> et Ribot s'y faisait potache, railleur vis-à-vis des institutions dominantes du monde académique et notamment de la Sorbonne, il faisait part de stratégies de carrières à son ami intime. De quoi aiguïser la curiosité des historiens de la philosophie comme des sciences, qui n'ont pas manqué d'en faire usage.

Nous nous mêmes donc en quête de l'héritage de Lenoir. Pour cela, il fallait en savoir davantage sur l'homme. L'état civil nous fournit de premiers éléments : Raymond Théophile Lenoir était né le 1<sup>er</sup> mars 1890 dans le XI<sup>e</sup> arrondissement de Paris, fils de Louis Théophile Lenoir, ciseleur, et d'Augustine Charlotte Martin, institutrice, et décédé à l'Hôpital saint Antoine dans le XII<sup>e</sup> arrondissement, le 12 février 1972, sans avoir été marié ni avoir eu d'enfants. Nous apprîmes rapidement qu'il avait obtenu l'agrégation de philosophie en 1920 et supputons qu'il a enseigné cette discipline en lycée par la suite. Parallèlement, il n'a cessé de publier des articles, des comptes rendus et des ouvrages tant sur la philosophie que les sciences sociales. Par les archives de la *Revue philosophique*, sa dernière adresse nous était connue : 19 rue Léon Frot, dans le 11<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Malheureusement, il avait très probablement été locataire et nous ne pûmes obtenir d'information sur sa succession auprès de la chambre des notaires.

Steven Lukes, biographe de Durkheim, lui avait rendu visite et nous en a dressé le portrait suivant<sup>4</sup> :

1. Cette annexe a été rédigée collectivement par Jacqueline Carroy, Wolf Feuerhahn, Régine Plas et Thibaud Trochu.

2. *RP*, 1957, n° 1, pp. 1-14 (1866-75) ; 1962, n° 3, pp. 337-340 (1876-1877) ; 1964, n° 1, pp. 79-84 (1877-78) ; 1970, n° 2, pp. 165-173 (1879-80) ; n° 3, pp. 339-348 (1881-1884) ; 1975, n° 2, pp. 157-172 (1884-1893).

3. 1876 (16 lettres), 1877 (22), 1878 (20), 1879 (26), 1880 (26), 1881 (19), 1882 (19), 1883 (11), 1884 (8), 1885 (8), 1886 (4), 1887 (11), 1888 (7), 1889 (3), 1890 (5), 1891 (7), 1892 (2), 1893 (4). En 1893, Espinas avait été nommé à la Sorbonne et R. Lenoir n'avait plus en sa possession qu'une autre lettre datant de 1909 (*RP*, 1962, n° 3, p. 337).

4. Courriel du 16 février 2013. Nous remercions très vivement Steven Lukes de son aide.

J'ai plusieurs fois (peut-être trois) rendu visite à M. Lenoir chez lui<sup>5</sup>. Il habitait dans le onzième dans une maison près de la Place Voltaire (maintenant la Place Léon Blum). Il semblait pauvre et son appartement était moisi. Il était très bienveillant envers moi, et en effet trop, parce qu'après nos trois rencontres il a commencé à m'envoyer des lettres assez bizarres, avec « copies » faites par lui-même de « textes » de Durkheim qui n'étaient évidemment pas authentiques. Georges Davy, avec qui je parlai de lui, m'a dit qu'il était fou et que Lucien Lévy-Bruhl avait peur de lui. Mais il a copié les manuscrits qu'il prétendait avoir en sa possession, mais il ne m'a rien montré. Je les ai inclus dans ma thèse de doctorat à Oxford [Lukes, 1973]. La dernière fois que j'ai essayé de lui rendre visite, j'ai trouvé une annonce de sa mort sur la porte de la maison. L'appartement était scellé, je n'avais aucun droit d'y entrer et je ne pouvais pas intéresser de collègues à intervenir pour sauver ce qui pouvait être dedans. Qui sait si nous avons perdu des trésors ? J'ai des doutes. Mais je me rappelle qu'il parlait de manuscrits de Bergson aussi.

Si R. Lenoir s'est peut-être laissé aller au jeu du faussaire, la précision des lettres de Ribot à Espinas et le croisement des informations qui s'y trouvent avec d'autres sources ne laissent pas de doute quant au fait qu'il avait en effet les manuscrits sous les yeux<sup>6</sup>. Faute d'avoir retrouvé les manuscrits possédés par Lenoir, nous croyons avoir compris comment il avait obtenu ces lettres. André Lalande en fournit une explication dans la « Notice sur la vie et les travaux de M. Alfred Espinas » : à propos d'une lettre de Quatrefages à Espinas, il affirme que « cette lettre fait partie d'une collection de lettres philosophiques communiquées par M. Cestre<sup>7</sup> à M. Raymond Lenoir pour son étude sur Espinas dans *La tradition philosophique et la pensée française*, et que tous deux ont bien voulu m'autoriser à citer ici »<sup>8</sup>. En effet, au cours de l'année 1920-1921, furent organisées à l'École des hautes études sociales une série de conférences sur « la pensée française au xx<sup>e</sup> siècle » que Lenoir édita l'année suivante chez Alcan, volume dans lequel il avait notamment publié un article sur Ribot et un autre sur Espinas (Lenoir, éd., 1922). En 1957, Lenoir dit même avoir obtenu ses lettres des mains mêmes d'Espinas, qui mourut en 1922<sup>9</sup>. En tout cas, il aurait ensuite conservé ces lettres qui, à en croire Lukes, ont probablement fini à la benne à ordures en 1972.

5. Dans un second courriel (25 mars 2013), Steven Lukes pense lui avoir rendu visite les premières fois en 1966-1967. La dernière fois était sans doute en 1972, année de la mort de R. Lenoir.

6. Yvon Brès nous a confirmé qu'à l'époque où il secondait Pierre-Maxime Schuhl à la direction de la revue, Lenoir lui livrait ses transcriptions sans en montrer les originaux.

7. Charles Cestre (1871-1958), alors maître de conférences en littérature et civilisation américaines à la Sorbonne, était le gendre d'Alfred Espinas (le mari de sa fille Henriette).

8. *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, t. 207, janvier-juin 1927, p. 333 note 1.

9. « Alfred Espinas avait bien voulu nous remettre, à fin de publication, une partie de la correspondance par lui échangée avec les philosophes de son temps » (*RP*, 1957, n° 1, p. 1)

Bien qu'ayant retrouvé les descendants de Ribot (Frédéric Joubert des Ouches<sup>10</sup>) ainsi que d'Espinas (Bernard Espinas<sup>11</sup>), nous ne pûmes mettre la main que sur trois lettres de Ribot à Espinas, ici reproduites, qui se trouvaient dans le fonds Xavier Léon de la bibliothèque de la Sorbonne, sans que nous sachions comment elles y étaient arrivées. Cet échec nous a conduits à chercher d'autres échanges de Ribot, ici pour une part édités. Nous espérons ainsi rendre visibles d'autres figures de Ribot.

10. Ribot n'avait pas eu d'enfant. Frédéric Joubert des Ouches est un descendant du général Jean Joubert des Ouches (1891-1980), neveu de Ribot, qui avait beaucoup connu son oncle avant sa sortie de l'École de Saint-Cyr en 1914 et avait publié à la fin de sa vie un article intitulé : « Théodule Ribot (1839-1916). Un philosophe des Côtes-du-Nord toujours d'actualité » (*Le Petit Bleu, hebdomadaire républicain d'informations politiques, agricoles et maritimes*, samedi 24 décembre 1977).

11. Auquel nous adressons nos plus vifs remerciements. W. Feuerhahn prépare une édition critique d'une partie de la correspondance d'A. Espinas que lui a généreusement communiquée B. Espinas.